



HAL
open science

Écrire une langue sans forme écrite: réflexions sur l'écriture et la transcription de la Langue des Signes Italienne.

Claudia S. Bianchini, Gabriele Gianfreda, Alessio Di Renzo, Tommaso Lucioli,
Giulia Petitta, Barbara Pennacchi, Luca Lamano, Paolo Rossini

► To cite this version:

Claudia S. Bianchini, Gabriele Gianfreda, Alessio Di Renzo, Tommaso Lucioli, Giulia Petitta, et al..
Écrire une langue sans forme écrite: réflexions sur l'écriture et la transcription de la Langue des Signes
Italienne.. Travaux linguistiques du CerLiCO, 2011, Transcrire, écrire, formaliser 1, 24 (1), pp.71-89.
hal-02366684

HAL Id: hal-02366684

<https://hal.science/hal-02366684>

Submitted on 16 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C.S. BIANCHINI, G. GIANFREDA, A. DI RENZO, T. LUCIOLI,
G. PETITTA, B. PENNACCHI, L. LAMANO, P. ROSSINI

Écrire une langue sans forme écrite : réflexions sur l'écriture et la transcription de la Langue des Signes Italienne¹

Résumé

Cet article présente les résultats préliminaires d'une recherche sur l'utilisation du Sign Writing (SW) pour écrire la Langue des Signes Italienne (LIS). Trois textes, tous basés sur la « Pear Story » de Chafe (1980), sont analysés : il s'agit d'un texte transcrit en SW à partir d'une narration en signes face-à-face, et de deux textes conçus directement en LIS-ÉCRITE en utilisant le SW. Les auteurs analysent les différences et les similitudes entre les textes, dues à la différente modalité de communication. Enfin, ils soulignent que le SW permet de développer de nouveaux instruments d'analyse de la LIS et qu'il stimule des réflexions métalinguistiques qui étaient impossibles sans un système de notation adéquat.

1. Mettre noir sur blanc les langues des signes : deux siècles d'histoire pour un parcours non conclu

Les langues des signes (LS) – le code linguistique visuo-gestuel utilisé par la plupart des sourds (Garcia, Derycke, 2010a, 2010b; Russo Cardona, Volterra, 2007) – n'ont pas développé, au cours de leur histoire, un système

1. Les auteurs désirent remercier les relecteurs de cet article, M. Chuquet et M. Valetopoulos. Ils appartiennent aux universités et unités de recherches suivantes : a : UMR7023-SFL-CNRS / Université Paris 8-ED-CLI (2, rue de la Liberté, Saint-Denis) ; b : Università degli Studi di Perugia (Piazza Morlacchi 1, Perugia) ; c : LLS-ISTC-CNR (Via Nomentana 56, Roma) ; d : Università degli Studi di Macerata (Università, Macerata) ; e : Università per Stranieri di Siena (Piazza Carlo Rosselli 27, Siena) ; f : IRPPS-CNR (Via Palestro 32, Roma) selon ces affectations : C.S. Bianchini (a, b, c), G. Gianfreda (c, d), A. Di Renzo (c), T. Lucioli (c), G. Petitta (c, e), B. Pennacchi (c), L. Lamano (f), P. Rossini (c). Ce travail de recherche a été en partie financé par le projet « VISEL : e-learning, deafness, written language: a bridge of letters and signs towards knowledge society », réalisé dans le cadre des financements pour la recherche de base (FIRB) alloués par le ministère de l'Éducation, de l'Université et de la Recherche italien (MIUR). Pour plus d'informations : <<http://www.visel.cnr.it>>. L'article que nous présentons ici contient la mise à jours de nombreuses idées qui ont été exprimées, sous forme différente, dans les actes du colloque AItLA 2009 (Gianfreda *et al.*, 2009). Contact : Claudia S. Bianchini (chiadu14@tiscali.it).

d'écriture qui leur soit propre. Cela rend la Langue des Signes Italienne (LIS), ainsi que toutes les autres LS, assimilables aux langues à tradition exclusivement orale (Di Renzo *et al.*, 2006a, 2006b; Pizzuto *et al.*, 2006), ce qui est le cas de la plupart des langues vocales (LV) du monde (Cardona, 1981; Ong, 1982).

La tentative d'écrire une langue sans écriture, quelle qu'elle soit (Garcia, 2010; Garcia, Derycke, 2010a), doit affronter plusieurs problématiques qui peuvent être résumées dans la question suivante : que faut-il transposer (seulement le signifié ou aussi le signifiant) et comment ?

Pour la LS, les solutions pour les mettre « noir sur blanc » (Pennacchi, 2008), proposées à partir de la fin du XVIII^e siècle par des personnes travaillant en strict contact avec les sourds (éducateurs, linguistes, etc.), ont été des plus variées². Nous distinguons ici trois principaux types de solutions :

– description (mono- ou multi-) linéaire « par mots ». Elle permet de représenter le signifié ou le signifiant du signe. Dans le premier cas, la solution la plus commune est l'utilisation d'étiquettes verbales – à tort appelés « gloses » (Cuxac, Antinoro Pizzuto, 2010a; Pizzuto *et al.*, 2006) – dans la LV dominante. Ces étiquettes peuvent de plus être accompagnées par des annotations spécialisées des aspects morphologiques et morpho-syntactiques ;

– description linéaire « par symboles ». Au début du XIX^e siècle, (Bébian, 1825) élaborait un système complexe de symboles permettant de décrire, paramètre par paramètre, les composantes manuelles des signes, en rendant linéaire un objet qui n'a rien de linéaire. Dans cette même lignée s'inscrivent des systèmes plus modernes tels que la notation de Stokoe (1960), l'HamNoSys (Prillwitz *et al.*, 1989), fortement inspiré de Stokoe, et le SignFont (Newkirk, 1989) ;

– description bidimensionnelle « par dessins ». Le dessin est une des solutions le plus souvent prise en considération dans les cas où il est nécessaire de rendre clairement lisible à tous (experts ou non) le signifiant d'un signe. Les dessins sont donc présents dans la plupart des dictionnaires des signes (Girod *et al.*, 1997; Radutzky, 2001) et dans les matériaux conçus pour la divulgation au grand public. Actuellement, les dessins sont souvent remplacés par des représentations vidéos, mais cette solution ne rentre pas dans notre classification puisqu'elle empêche de mettre sur papier les signes.

De manière différente, tous ces systèmes présentent de grandes limites (Antinoro Pizzuto *et al.*, 2008a; Cuxac, 2000; Cuxac, Antinoro Pizzuto, 2010b; Fabbretti, Pizzuto, 2000; Pizzuto *et al.*, 2006; Pizzuto, Pietrandrea, 2001; Russo, 2004, 2005). Une liste, non exhaustive, de ces problèmes comprend : la grande complexité dans l'écriture mais aussi dans la lecture ;

2. Pour une vision générale des systèmes de notation et annotation utilisés en France à partir de 1700, voir Bonnal-Vergès (2008), pour un recensement critique des systèmes actuellement utilisés, voir Antinoro Pizzuto *et al.* (2010), Bergman *et al.* (2001), Di Renzo *et al.* (2010) et Garcia (2010).

le manque de connexion avec la forme effective du signe ; la grande difficulté, voire l'impossibilité, de transposer des discours en signes ; l'omission de parties importantes des signes, telle que les composantes non manuelles ; les difficultés de mémorisation des critères utilisés pour transposer les signes ; la quasi-impossibilité de réutiliser les données transcrites dans des buts différents de ceux pour lesquels la transcription a été effectuée ; les difficultés à rendre la dynamique des signes et l'utilisation particulière de l'espace de signation.

Dans cet article, nous chercherons à illustrer la façon dont la plupart des problèmes que nous venons de citer peuvent être affrontés et, selon nos attentes, résolus en utilisant le système d'écriture *Sign Writing* (SW) (Sutton, 1995). Le SW est un système de représentation hybride, qui permet de codifier les signes à travers des symboles (comme la représentation par symboles) très iconiques (comme les dessins) placés sur un plan bidimensionnel (encore comme les dessins).

2. Le *Sign Writing* et son utilisation dans le laboratoire SW-LIS

Le SW est un système considéré comme alphabétique, basé sur un ensemble de *glyphes*³ qui, combinés entre eux, permettent de représenter graphiquement tout genre de signes. Le SW naît de l'expérience de l'ex-chorégraphe Valérie Sutton, qui avait déjà conçu un système analogue pour la danse.

Notre première approche du système avait été orientée vers la transcription des signes, pour tester si le SW pouvait fournir une alternative aux dessins et aux systèmes de notation linéaire (étiquettes verbales et/ou symboles) et évaluer les améliorations qu'il pouvait apporter dans ce domaine. Le SW nous a permis de représenter de façon très détaillée des histoires en signes, exécutées en modalité face-à-face⁴ (FÀF) et enregistrées sur support vidéo.

Rapidement, nous nous sommes intéressés au SW non seulement comme système de transcription, mais aussi d'écriture de textes directement conçus et exprimés en modalité écrite (Di Renzo *et al.*, 2006a, 2006b, 2006c). La LIS est une langue exclusivement face-à-face (FÀF) et, pour l'instant, de tous les systèmes de représentation que nous avons étudiés, le SW est le seul à posséder des caractéristiques de facilité de lecture/écriture et de précision

3. Le terme « glyphe » a été proposé par Barbara Pennacchi (Di Renzo *et al.*, 2006a) et a été adopté par les membres de notre groupe. Il nous a en effet semblé plus approprié que d'autres termes (graphèmes, caractères, symboles, etc.) sémantiquement plus « chargés » de signification liés à l'écriture des LV.

4. Le terme « face à face » n'avait pas, en LIS, un signe qui lui était adapté ; au début pour le représenter, on utilisait le signe pour « oral ». Au cours de nos recherches sur le SW, les sourds de notre groupe ont peu à peu compris l'importance de différencier « face à face » de « oral » et ont créé un signe adapté pour le premier terme. Ceci montre la manière dont la réflexion sur l'écriture et la transcription leur a permis d'atteindre un plus haut niveau de conscience métalinguistique, qui a comporté aussi une amélioration du vocabulaire technique pour parler des signes en signes.

de la description qui permettent d'entrevoir la possibilité de développer une écriture propre aux LS.

Une des particularités du SW est en effet la facilité avec laquelle les sourds, ayant une bonne compétence dans une LS, apprennent à lire et écrire avec ce système (Di Renzo *et al.*, 2006a, 2006b; Lucioli *et al.*, 2008). À première vue le SW, avec ses 37 811 glyphes⁵, pourrait sembler trop compliqué, impossible à apprendre et donc non adapté pour écrire et transcrire les signes (Valeri, 2004). À notre avis, les glyphes du SW ont toutefois deux caractéristiques qui les rendent faciles à mémoriser et à utiliser de la part de ceux qui, comme les sourds, sont habitués à utiliser toutes les potentialités du canal visuel: en premier lieu, ces 37 811 glyphes peuvent être ramenés à environ 500 glyphes de base, ou *prototypes*⁶, qui se subdivisent en environ 60 *sous-familles* (elles-mêmes appartenant à 12 *familles*) qui en déterminent les règles de « conjugaison » et qui permettent d'obtenir tous les glyphes possibles, ce qui facilite la tâche de mémorisation (Bianchini, 2011); deuxièmement, le SW est fortement iconique, tant dans le choix des glyphes que dans leur disposition dans l'espace. Son iconicité est la caractéristique qui, plus que toute autre, le différencie des autres systèmes de représentation et lui permet de reproduire avec une grande fidélité tant les signes isolés que les discours en signes.

Par rapport aux autres systèmes de notation, le SW permet, en outre, de représenter de façon plus directe les composantes manuelles et non manuelles du signe⁷, la dynamique du discours signé et, surtout, comme nous le ferons voir plus tard, il permet d'annoter les structures typiques des LS, telles que les structures de grande iconicité⁸ (SGI), l'organisation multilinéaire du discours — caractérisée souvent par la co-articulation simultanée de plusieurs unités

5. Données mises à jour par rapport à l'International Sign Writing Alphabet (ISWA) 2010 (source: <<http://www.signwriting.org>> consultée le 5 décembre 2010).

6. L'analyse détaillée du système SW, et donc aussi la subdivision des glyphes en prototypes, sous-familles, familles et catégories fait l'objet d'une partie de la thèse de doctorat de C.S. Bianchini (2011). La thèse propose une nouvelle version de l'ISWA, résolvant plusieurs lacunes rencontrées dans le système.

7. Les composantes manuelles du signe (configuration, emplacement et mouvement), mises en évidence par Stokoe (1960), ont été ensuite complétées avec l'orientation de la paume et la direction du métacarpe (Bartison *et al.*, 1975). Des études successives ont mis en évidence l'importance d'autres facteurs pour la transmission du sens. Ces éléments, très longtemps mis de côté par la linguistique des LS, sont souvent regroupés sous l'étiquette « composantes non manuelles » et sont l'expression et les mouvements du visage et de ses parties, le regard, la position et les mouvements de la tête et du corps (pour des données pertinentes sur la LIS et la LSF, voir Cuxac, 2000), et Russo Cardona, Volterra, 2007).

8. Dans cet article nous avons décidé d'utiliser le terme « structure de grande iconicité » (SGI), utilisé dans les recherches récentes sur la LIS (Antinoro Pizzuto, 2008; Di Renzo *et al.*, 2010) dans le cadre du modèle proposé par Cuxac (2000). Avec ce terme, on indique les structures complexes, formellement distinguées des unités lexématiques (UL) (Cuxac, Antinoro Pizzuto, 2010a) sur la base de critères sémiotiques et de traits articulatoires spécifiques. Dans la plupart des recherches sur les LS, les SGI sont décrites en d'autres termes, en particulier comme « classificateurs » et mécanismes de prise de rôle (Antinoro Pizzuto *et al.*, 2008a; Mazzoni, 2008), tandis que les UL sont appelées signes « standards ». Il est nécessaire de souligner que, dans les dictionnaires de LS, presque tous les signes présents sont des UL, exprimés sous forme de citation, tandis que les SGI sont souvent exclues ou, à la limite, mentionnées comme « lexique productif » ou « non-standard ».

lexicales et/ou morphologiques (Antinoro Pizzuto, 2008 ; Cuxac, 2000). Grâce au choix d'écrire en vertical, le SW permet en outre de mettre en évidence certaines caractéristiques structurales des LS, telles que les relations spatiales, la directionnalité et le mouvement, qui véhiculent des informations linguistiques fondamentales (Di Renzo *et al.*, 2006a, 2006b).

Nous avons voulu poursuivre les deux axes de recherche, celui sur la transcription et celui sur l'écriture, ce qui nous a permis de remarquer les premières différences entre écrire et transcrire, ou entre « LIS-ÉCRITE », directement conçue en modalité écrite, et « LIS-FÀF », exprimé en modalité face-à-face et successivement transcrite en utilisant le SW (Di Renzo *et al.*, 2006a, 2006b ; Di Renzo, 2008).

Toutefois, les premiers textes en LIS-ÉCRITE que nous avons étudiés étaient le fruit de productions spontanées des membres de notre groupe, ce qui les rendait donc difficiles à comparer. Dans cet article, par contre, nous présentons trois textes qui ont été créés à partir d'une situation-stimulus identique pour tous les participants. Ceci nous a permis d'examiner quels aspects différencient les productions écrites de la narration effectuée en FÀF, et d'observer les tentatives des locuteurs sourds de reporter leurs représentations visuelles, kinésiques et linguistiques dans un espace symbolique bidimensionnel qui, sur le papier, recrée les formes de la langue utilisée dans l'interaction quotidienne (qui s'effectue face-à-face). Nous verrons comment cela conduit inévitablement les auteurs des textes à effectuer de nombreux choix au niveau lexical, syntaxique et stylistique, pour permettre ainsi au lecteur potentiel de comprendre le message qui a voulu être transmis.

Il est important de remarquer que, dans les langues dotées d'une forme écrite historiquement déterminée, les règles d'écriture sont déjà formalisées (même si elles ne sont pas immuables). Dans notre cas, par contre, on assiste à l'émergence d'une nouvelle langue écrite et, pour cette raison, le parcours de « formalisation » est encore en plein devenir. À ce propos, il faut nécessairement souligner que, bien qu'adapté à écrire la LIS, le SW n'a pas encore été adopté par la communauté sourde italienne. Il faudra encore longtemps avant de pouvoir passer de la phase expérimentale à une réelle forme d'écriture (qui sera, selon nous, plus probablement une adaptation et mutation du SW plutôt que son utilisation sous sa forme actuelle).

3. Matériaux et méthode de notre recherche

Pour réaliser notre étude comparative, nous avons demandé à trois sourds signeurs de regarder la *Pear Story* de Chafe (1980), un court-métrage sans dialogues (donc dépourvu de sons déterminants pour la compréhension), d'une durée de 6 minutes environ. L'histoire peut être résumée comme suit :

Un paysan ramasse des poires sur un arbre, et après avoir rempli la poche de son tablier, il descend de l'arbre et dépose les poires dans trois paniers qui sont

au pied de l'arbre. Une poire tombe de l'arbre, il la ramasse, la nettoie, et la met dans le panier. Un jeune homme, qui tire une chèvre, passe sous l'arbre et s'en va. Arrive un petit garçon sur un grand vélo, il s'arrête, vole un des paniers de poires et s'échappe. Il croise une jeune fille, elle aussi à vélo, se tourne pour la regarder, perd son chapeau et butte sur une pierre. Il tombe par terre et toutes les poires s'éparpillent. Trois jeunes garçons arrivent, l'aident à ramasser les poires et lui rendent son chapeau. Pour les remercier, il leur donne une poire chacun. Pendant ce temps, le paysan se rend compte du vol, il voit les trois garçons qui mangent des poires mais ne fait rien pour les arrêter.

Ce film avait déjà été utilisé par son auteur dans le cadre de recherches inter-linguistiques sur les aspects linguistiques et cognitifs de la narration dans différentes cultures. Dans la recherche originale, la *Pear Story* était montrée à des personnes venant de communautés socioculturelles et linguistiques différentes, et il leur était ensuite demandé de raconter oralement ce qui se passait dans le film. Le but était de monter les différences et les similitudes entre les modalités de représentation et descriptions linguistiques d'une histoire captée par le seul canal visuel.

Nous avons décidé d'utiliser la *Pear Story* justement à cause de la prédominance d'informations visuelles dans l'exposition des événements, condition méthodologique indispensable pour explorer avec des instruments appropriés les processus d'élaboration linguistique de la part des sourds.

À un des participants, que nous appellerons désormais P1^T (= participant 1, transcription), nous avons demandé de raconter directement devant une caméra le film; sa narration a ensuite été transcrite en utilisant le SW. Aux deux autres participants, appelés P2^E et P3^E (= participants 2 et 3, écriture), nous avons par contre demandé d'écrire directement, au moyen du SW, l'histoire racontée dans la vidéo.

Pour vérifier la facilité de compréhension des textes produits, nous avons demandé à deux lecteurs (P4^L et P5^L = participants 4 et 5, lecture), sourds signeurs et bons connaisseurs de SW, qui n'avaient jamais vu la *Pear Story* et n'en connaissaient pas le contenu, de lire les textes écrits. Nous tenions, en premier lieu, à re-contrôler si l'efficacité du SW était également maintenue pour des textes assez longs (les textes de P2^E et P3^E comprenant respectivement 160 et 208 unités graphiques, que nous appellerons désormais *vignettes*, selon le terme proposé par Garcia *et al.* [2007]).

Nous avons remarqué que P4^L et P5^L, en phase de première lecture, avaient plusieurs hésitations, dues à différents facteurs :

- en SW certains glyphes sont utilisés plus que d'autres, et donc les plus rares sont aussi plus difficiles à mémoriser. Ce point semble lié au manque de pratique des lecteurs, qui utilisent le SW moins fréquemment que les auteurs;
- certaines vignettes présentent des erreurs d'orthographe ou sont surchargées d'informations, en raison des lacunes des auteurs plus que des lecteurs.

Toutefois, nous avons remarqué que P4^L et P5^L, en lisant les vignettes qui venaient juste après celles qui avaient provoqué un blocage ou une hésitation,

étaient capables de reconstruire le sens des vignettes problématiques. Pour tenter un parallélisme avec les LV, si un mot isolé n'est pas de compréhension immédiate, il est toutefois facile de le comprendre si on prend en considération sa position et son rôle à l'intérieur d'un contexte plus ample.

Les lecteurs étaient enfin amenés à recréer les représentations mentales activées par le texte et à comprendre l'histoire racontée au fur et à mesure de l'avancement de la lecture: arrivés aux dernières pages du texte, P4^L et P5^L réduisaient sensiblement leur temps de lecture, et ceci grâce à l'activation d'une série d'inférences contextuelles. Nous considérons comme important le fait que, en deuxième lecture des mêmes textes, les lecteurs arrivaient à «reconstruire» le texte avec une rapidité et une fidélité impressionnante.

À la fin de la lecture, nous avons demandé aux lecteurs si les deux textes étaient assez clairs et s'ils avaient des observations à faire sur les choix lexicaux, syntaxiques et stylistiques des auteurs des textes. Leurs propositions, communiquées aussi à P1^L, P2^E et P3^E, ont stimulé chez les cinq participants et les auteurs de cet article d'intéressantes réflexions métalinguistiques que nous exposerons dans les prochains paragraphes. Nous tenons toutefois à mettre en évidence que la nature métalinguistique de ces réflexions, c'est-à-dire la possibilité d'assumer un langage déterminé comme objet d'analyse, en recourant au langage même, a été permise justement par la possibilité de représenter les formes à travers un processus d'écriture.

4. Comparaison entre les deux textes écrits par P2^E et P3^E

Dans la figure 1 (page suivante) nous présentons un premier extrait des textes produits en LIS-ÉCRITE par P2^E et P3^E.

Les deux extraits que nous avons sélectionnés ont un niveau de contenu presque identique; ils introduisent, en effet, le personnage principal de l'histoire (le paysan) en décrivant la position, les caractéristiques et l'activité exécutée. Vu globalement, le texte de P3^E, bien qu'il ait le même contenu que chez P2^E, contient beaucoup plus de vignettes, ce qui s'explique par une différence de choix stylistique des deux auteurs.

Comme on le constate, les «étiquettes» qui représentent les signes de ces exemples, et que nous avons insérées entre crochets dans notre commentaire, ne fournissent qu'une structuration séquentielle en empruntant des lexèmes de la LV. Il est important de souligner qu'elles rendent les unités textuelles de façon imparfaite, entraînant des pertes ou des distorsions des informations fournies. En particulier, cette notation est inadéquate pour représenter des unités complexes, hautement iconiques, qui n'ont pas de correspondances dans les LV (Antinoro Pizzuto *et al.*, 2008a; Antinoro Pizzuto *et al.*, 2010). Par contre, la traduction que nous avons fournie a pour but de permettre au lecteur de se rapprocher du sens général du texte, et de comprendre ainsi les relations entre les unités textuelles.

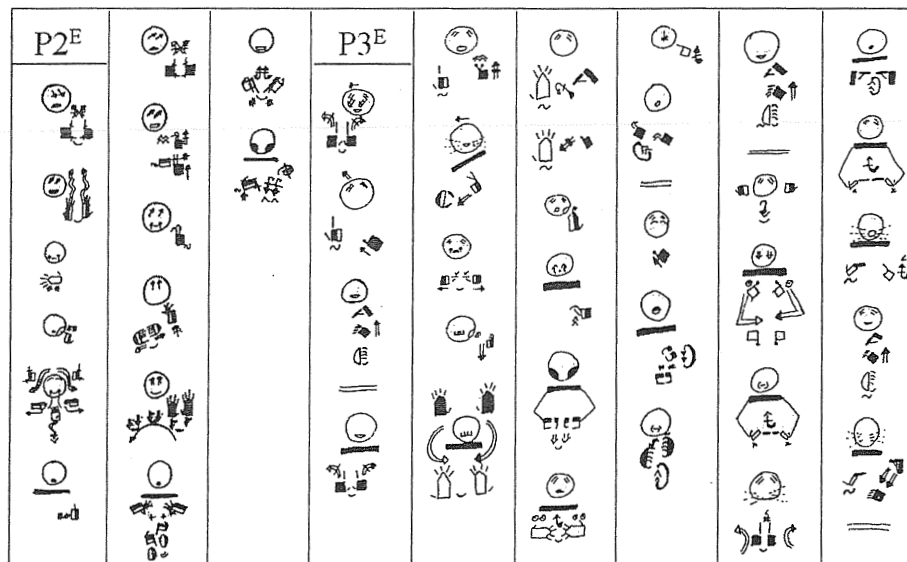


Figure 1 : Incipit de la Pear Story, par P2^E et P3^E

Afin de rendre ces extraits analysables par ceux qui ne connaissent pas les règles du SW, nous jugeons nécessaire de fournir une notation par «gloses» et une traduction :

– P2^E: [ARBRE] [BRANCHAGE] [IL Y A] [HOMME] [CHAPEAU + FOULARD] [TOUT SEUL] [ARBRE] [BRANCHE + ÉCHELLE MONTE DESSUS] [POSITIONNÉ] [POIRE] [RAMASSER-À DROITE-AU CENTRE-À GAUCHE] [TISSU ÉTOFFE] [POCHE] [POCHE + METTRE LÀ]

« Là devant il y a un arbre très noueux; il y a un homme avec un chapeau et un foulard, tout seul. Sur une branche de l'arbre est posée une échelle, sur laquelle il monte et, de là, il ramasse les poires, qu'il met dans la poche antérieure de son tablier en tissu »

– P3^E: [ARBRE] [ARBRE + LÀ] [POIRE] [ARBRE] [ARBRE + ÉCHELLE] [TRONC + ÉCHELLE PLASÉE] [FEUILLES] [VERT] [TOUT AUTOUR] [TOUT AUTOUR + DEDANS] [TOUT AUTOUR + LÀ] [HOMME] [UN PEU] [GRAS] [HABILÉ] [GENRE] [PAYSAN], [LUI] [TRAVAILLE] [RAMASSE] [POIRE], [METTRE TABLIER COU] [FORME-TABLIER] [POCHE] [PAREILLE] [KANGOUROU] [POCHE] [POCHE + EXACTEMENT LÀ] [POIRE] [POCHE + METTRE LÀ]

« Là il y a un arbre de poires; sur le tronc de cet arbre est posée une échelle; tout autour il y a des feuilles vertes, là-dedans il y a un homme un peu gras, habillé comme un paysan; il travaille en ramassant les poires; il porte un tablier avec devant une poche comme celle d'un kangourou où il met les poires »

Nous analyserons maintenant plus en détail le contenu de cet extrait, en commençant par le segment qui contient la description de l'arbre (figure 2).

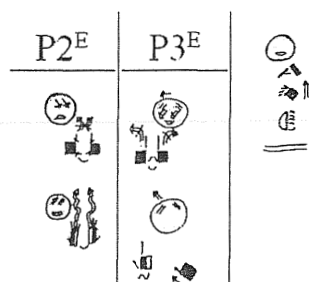


Figure 2: Introduction de la référence nominale pour « arbre » avec valeur descriptive

Dans ce premier extrait, les deux auteurs utilisent l'unité lexématique (UL) (Cuxac, Antinoro Pizzuto, 2010a) signifiant « arbre », et le référent est placé dans l'espace virtuel (à droite chez P2^E et à gauche chez P3^E) créé pour représenter la scène. Cette première introduction nominale a une valeur descriptive.

– P2^E, dans la deuxième vignette, représente la forme et la grandeur de l'arbre: le regard est dirigé en avant, vers un point marqué de l'espace, puis il suit le déploiement des mains qui produit la forme du branchage de l'arbre, tandis que l'expression du visage (les dents serrées) est un indice de la texture noueuse de l'arbre. Cet auteur utilise une forme particulière de SGI, appelée transfert de taille et de forme (TTF).

– Par contre P3^E, après avoir situé l'arbre dans l'espace de manière presque identique (mais spéculaire) par rapport à P2^E, maintient la configuration en « L » de la main non dominante (la gauche), qui *remplace* la référence nominale précédente, et il l'indique avec la main dominante (en soulevant les sourcils). L'UL suivante, « poire », est attribuée à l'arbre comme une propriété, de sorte qu'une traduction appropriée de ce segment serait « l'arbre à poires » ou « le poirier ».

Il est intéressant de remarquer que, dans les deux dernières vignettes de P3^E, il n'y a pas d'indication de la direction du regard. En effet, en SW, le regard pointé sur un hypothétique interlocuteur (ou, dans notre cas, lecteur) n'est conventionnellement pas indiqué⁹.

La figure 3 (page suivante) est un autre segment extrait de l'incipit (figure 1), dans lequel les deux auteurs réintroduisent à nouveau la référence nominale à « arbre », mais cette fois de façon fonctionnelle au commencement de la narration, pour pouvoir expliquer où agit le personnage principal.

9. Di Renzo (2006) a proposé d'indiquer ce regard par des « i » (de « interlocuteur ») placés à la place des yeux. Le choix de cette solution est, à notre avis, une énième confirmation de l'importance du regard pour distinguer entre le « dire en montrant » et le « dire sans montrer » (Cuxac, 2000). De plus, il est aussi un indice de la capacité des experts de *Sign Writing* d'adapter le système à leurs exigences, ce qui nous fait penser que dans le futur, il sera possible d'atteindre un tel degré d'adaptation que le SW pourra devenir une forme écrite diffusée pour les LS. Mais cette adaptation nous montre aussi que le SW deviendra difficilement un système fermé.

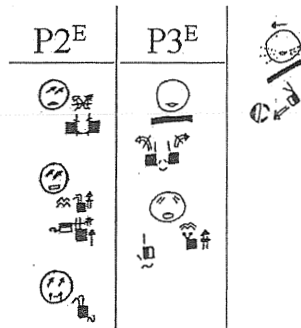


Figure 3: Réintroduction de la référence nominale pour « arbre », de façon fonctionnelle à la narration

– P2^E replace l'arbre à gauche, mais dans toutes les vignettes le regard est dirigé vers le haut, pour indiquer que l'homme est sur l'arbre, en hauteur. Dans la deuxième vignette, deux informations sont véhiculées au même temps: la position de l'échelle sur la branche (sur la partie inférieure de la vignette) et l'acte de monter sur l'échelle de la part de l'homme (sur la partie supérieure). La troisième vignette indique par contre l'homme qui reste positionné sur l'échelle.

– P3^E maintient le regard vers l'interlocuteur hypothétique; cela est dû au fait que, dans les vignettes suivantes, la position de l'échelle est indiquée de façon différente, et donc il n'est pas nécessaire de la mettre en relief à travers le regard. Dans la deuxième vignette, nous voyons encore la configuration en «L» qui *remplace* l'arbre; cette configuration devient «C» dans la troisième vignette, pour *remplacer* le tronc de l'arbre sur lequel est appuyée l'échelle.

Le troisième extrait (figure 4) montre le choix différent de P2^E et P3^E relatif aux niveaux de catégorisation et de détail pour décrire une même entité: la poche antérieure du tablier du paysan.

Le tablier à poche est un vêtement qui n'est pas fréquemment utilisé, et donc il est plus difficile pour un parlant/signeur de trouver une définition

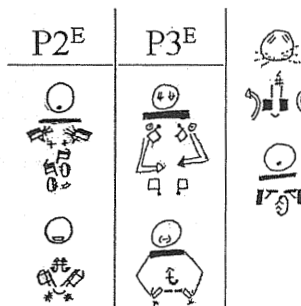


Figure 4: Différentes solutions, chez P2^E et P3^E, pour décrire une entité (la poche du tablier) pour laquelle il manque une définition lexicale spécifique

lexicale adéquate. Nous retrouvons donc un problème de codification qui a été signalé aussi dans les études originales, effectuées sur les entendants en utilisant la *Pear Story* (Downing, 1980) : s'il n'existe pas de définition lexicale spécifique (ou si elle n'est pas familière), les narrateurs utilisent des stratégies descriptives pour représenter linguistiquement une entité – ou une de ces parties – qui est nécessaire pour décrire l'activité du personnage.

Les stratégies différentes utilisées par P2^E et P3^E sont, fondamentalement, déterminées par le niveau stylistique différent des deux textes. Par exemple, P3^E, contrairement à P2^E, rajoute la similitude « comme celle d'un kangourou » à la description de la poche. Il est intéressant de noter que, dans un deuxième moment, l'auteur a affirmé qu'il n'aurait jamais adopté cette solution en modalité FAF, car le feedback lui aurait permis de vérifier si l'interlocuteur avait compris et donc il aurait pu omettre cette similitude ; nous traiterons de manière plus approfondie les différences entre LIS-ÉCRITE et LIS-FAF dans le paragraphe 5.

Comme pour l'incipit (figure 1), nous proposons maintenant un deuxième long extrait (figure 5), correspondant au moment où l'enfant à vélo, devenu le nouveau personnage principal du récit, croise la jeune fille qui sera la cause indirecte de sa chute de vélo.

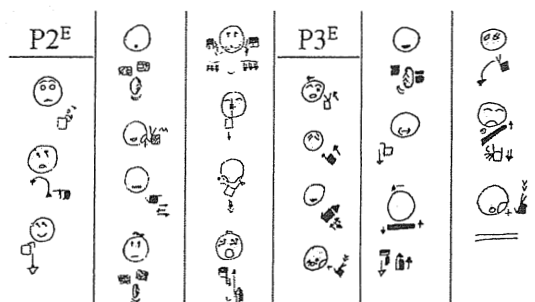


Figure 5: La séquence de la rencontre de la fille à vélo

Comme pour la figure 1, nous fournissons une notation par « gloses » et une traduction des deux extraits, qui ont un contenu très semblable.

– P2^E: [APPARAÎT] [DU CÔTÉ OPPOSÉ] [VIENT] [VÉLO] [FEMME]
[ENFANT] [PÉDALE] [CHEVEUX ONDOIENT] [VISAGE] [BEAU] [CROISER
+ REGARDER]

« Tout à coup, arrive de l'autre côté un vélo, une enfant pédale tranquillement, les cheveux qui ondoient au vent, elle a un beau visage; (l'enfant) la suit du regard pendant que les deux vélos se croisent »

– P3^E: [VOIT] [LÀ] [ENFANT] [FEMME] [VÉLO] [VIENT] [CROISER]
[REGARDER] [BELLE] [FEMME]

« Là il voit venir une enfant à vélo, pendant que leurs vélos se croisent il la suit du regard: elle est vraiment jolie »

La structure grammaticale utilisée par P2^E pour introduire la jeune fille est pratiquement l'inverse de celle utilisée par P3^E.

La jeune fille est mise en évidence comme nouvelle information à travers la référence nominale, tandis qu'il manque toute référence à l'enfant, acteur principal du récit. Clancy (1980) a mis en évidence le même phénomène dans les narrations de la *Pear Story* faites par des entendants : les narrateurs omettent souvent de citer le protagoniste ou, tout au plus, ils utilisent la référence anaphorique pronominale pour l'indiquer. Dans les deux textes, les indices qui montrent que c'est l'enfant qui agit proviennent essentiellement de glyphes qui indiquent des composantes non manuelles du signe, comme le regard ou les mouvements des épaules et de la tête. Ces éléments signalent la présence de SGI, ce qui montre que ces structures sont très fréquentes non seulement dans les narrations en LIS-FÀF (Antinoro Pizzuto *et al.*, 2008b; Di Renzo *et al.*, 2010), mais aussi dans les textes en LIS-ÉCRITE.

Dans la figure 6, extraite du deuxième segment (figure 5), nous trouvons deux manières différentes pour décrire le moment où les deux vélos se croisent et le garçon suit du regard la fille.

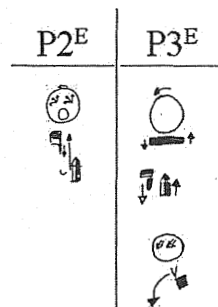


Figure 6: Deux façons différentes pour décrire le moment où les deux enfants à vélo se croisent

Le point de vue adopté est celui de l'enfant. Il est intéressant de remarquer que le contenu exprimé en une vignette par P2^E est absolument équivalent à celui qui occupe deux vignettes chez P3^E. En effet, P2^E a tendance à privilégier une organisation plus multilinéaire des informations, ce qui lui permet de donner l'information des deux vélos qui se croisent avec les composantes manuelles, tandis que les composantes non manuelles (regard et mouvement du visage) véhiculent le regard de l'enfant qui se pose sur la fille et la suit pendant qu'elle s'éloigne. Par contre, P3^E décide de tenir séparée l'information « suivre du regard » en la renforçant par le signe manuel.

Dans ce segment, il est aussi possible de remarquer comment les experts de SW réussissent à adapter le SW à leurs exigences ; en effet, le glyphe représentant un mouvement demi-circulaire de la tête (dans la première vignette de P2^E et P3^E) n'est pas présent dans la version du système utilisé

par nos experts¹⁰. Ce *bidouillage* du SW (terme d'apparence peu technique mais qui évoque particulièrement bien le processus, introduit par Bianchini [2011] dans sa thèse) est non seulement facilement compréhensible pour le lecteur, mais est souvent réalisé de manière homogène par tous les auteurs, comme dans le cas illustré ici.

5. Comparaison entre les diverses productions

Notre comparaison porte sur les deux textes écrits par P2^E et P3^E et la narration signée et ensuite transcrite de P1^T

En ce qui concerne la comparaison entre LIS-ÉCRITE et LIS-FÀF, nous considérons la transcription comme représentative, en principe¹¹, de la modalité FÀF. Nous proposons donc ici l'analyse d'autres extraits de la *Pear Story*, sur lesquels nous avons fondé notre analyse.

Suite à une première observation, il est évident qu'il existe des traits communs entre la communication en LIS-FÀF et les textes en LIS-ÉCRITE. Toutefois, il est possible d'apercevoir des différences fondamentales entre ces deux types de production, qui dépendent du canal de transmission. D'autres différences sont en revanche liées aux choix stylistiques et narratifs et ne semblent pas dépendre de facteurs diamésiques.

Dans le premier extrait (figure 7), l'action de cueillir les poires de l'arbre est représentée.

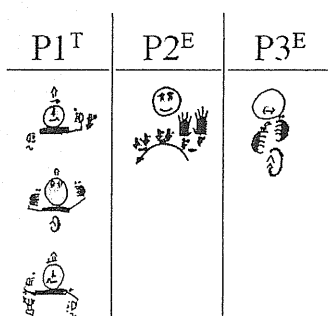


Figure 7: Les trois solutions adoptées pour décrire l'action de cueillir les poires de l'arbre, dans le texte en LIS-FÀF (P1^T) et les deux en LIS-ÉCRITE (P2^E et P3^E)

L'image montre que l'information est *diluée* en P1^T, comme indiqué par le nombre de vignettes nécessaires à ce bout de transcription. Par contre,

10. Comme indiqué dans la note 4, il existe plusieurs versions du SW, car le système est constamment mis à jour sur la base des suggestions de ses utilisateurs. La version du système apprise par nos experts est celle de 2002, car c'est la version montée sur le logiciel *Sign Puddle* en dotation au laboratoire.

11. « La transcription est toujours une opération délicate se basant sur une théorie sous-jacente » (Ochs, 1979 : 44 ; notre traduction).

dans les deux textes écrits, la même information est concentrée en un seul signe, procédé typique de la modalité écrite, qui offre un plus grand contrôle des instruments lexicaux, évitant ainsi la redondance typique de la modalité FAF (voir, pour les LV, Bazzanella, 1994; D'Achille, 2003).

Ce même exemple permet aussi de mettre en évidence la façon dont les différentes représentations mentales influencent la production. En effet, pour P1^T les poires se situent au-dessus du paysan, qui doit lever les mains pour les ramasser, tandis que pour P2^E et P3^E, elles sont placées devant l'homme. Ces deux choix sont imputables à la mémorisation de la vidéo et à sa réélaboration dans la pensée de l'auteur, et non à la modalité de production différente.

Par contre, un phénomène qu'il est impossible d'éviter à l'oral, mais non à l'écrit, est l'oubli d'un élément important de l'histoire (figure 8) et la conséquente interruption du récit pour récupérer la partie manquante.

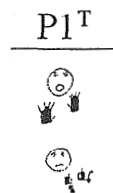


Figure 8: «*ah attends, avant...*» introduction, au milieu du récit en signe de P1^T, d'un détail oublié

Au cours de la narration, P1^T se rend compte d'avoir oublié un bout de l'histoire. Il bloque donc le récit pour dire à son interlocuteur (le spectateur de la vidéo) qu'il a oublié de raconter un événement. À l'écrit, ce phénomène ne se retrouve pas, mais nous pouvons supposer qu'il aurait été géré comme pour les langues vocales, en insérant la partie manquante au bon endroit du texte à travers un escamotage graphique (comme un astérisque renvoyant à une note sur une autre page ou une insertion en marge des vignettes manquantes).

Un autre cas de différence due à la modalité se trouve dans la figure 9, qui représente le moment où le paysan se rend compte qu'un des paniers a disparu.

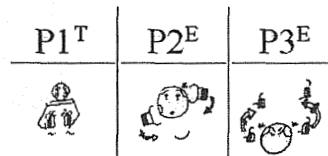


Figure 9: L'étonnement du paysan

L'étonnement du paysan est véhiculé seulement par des composantes non manuelles, tandis qu'en lis-écrite (P2^E et P3^E), on retrouve l'utilisation d'un signe spécifique.

Dans P1^T, le signe manuel représente la fin de l'acte de verser les poires dans un panier, tandis que la stupeur du paysan n'est véhiculée que par l'expression faciale, qui fait comprendre qu'il y a quelque chose qui ne va pas sans toutefois expliciter la sensation éprouvée par le personnage représenté.

Dans les deux autres textes, en LIS-ÉCRITE, le signe présent dans la vignette ne véhicule que l'information de la stupeur, à travers une UL qui peut être traduite par « rester bloqué ». Les composantes manuelles et non manuelles fournissent donc le même contenu, et peuvent être considérées comme le résultat d'une segmentation lexicale plus soignée, semblable à celle typique des formes écrites des LV.

De la même façon, en LIS-FÂF certains signes sont incomplets, tandis qu'en LIS-ÉCRITE, leur articulation est achevée (figure 10).

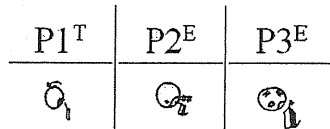


Figure 10: L'UL [HOMME] en LIS-ÉCRITE est représenté plus précisément qu'en LIS-FÂF

Entre les deux signes produits par P2^E et P3^E, il y a une différence de configuration: il s'agit de deux variantes du même signe qui, pour être « correct » (ou, plutôt, exécuté de façon « propre »), doit toucher la joue, ce qui n'a pas lieu dans le signe de P1^T. Naturellement, en LIS-FÂF il ne s'agit pas d'une erreur, mais seulement d'une omission due à la rapidité d'exécution et qui ne compromet en aucune façon la compréhension.

Le dernier extrait (figure 11) est tiré du texte de P3^E.

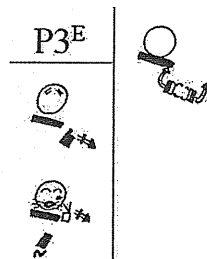


Figure 11: La redondance de la référence spatiale en P3^E
« regarder *là le panier » est une hyper-correction

Le fait que l'auteur n'ait pas l'habitude d'écrire a fait en sorte qu'il exerce un contrôle parfois excessif de sa production, ce qui comporte la présence de répétitions et de spécificités que nous pouvons considérer comme des « hyper-corrections » de la langue écrite, dont les instruments et les potentialités expressives ne sont pas encore pleinement possédés par l'auteur.

Il s'agit, en particulier, d'une haute fréquence de mécanismes d'indication manuelle, en fonction déictique et anaphorique, qui sont particulièrement redondants, même lorsqu'ils sont comparés aux données sur les narrations en modalité FAF (Antinoro Pizzuto *et al.*, 2008b).

Ce travail a permis de souligner les différences entre la modalité écrite et la modalité FAF, aussi bien du point de vue de la structure que des choix lexicaux. Ces distinctions entre LIS-ÉCRITE et LIS-FAF sont d'autant plus significatives si l'on considère la nature émergente de la forme écrite de la LIS.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons comparé deux textes écrits et un texte signé et ensuite transcrit, tous les trois basés sur la même histoire, la *Pear Story*. Ceci nous a permis de mettre en évidence des différences substantielles, au niveau de la structure, entre LIS-ÉCRITE et LIS-FAF. Naturellement, l'étude de ces différences n'en est qu'à ses débuts, et elle nécessitera des approfondissements.

Nous tenons à souligner que les sourds signeurs ne partent pas d'une situation d'absence totale d'écriture. Dans un pays où l'italien, écrit et parlé, est omniprésent, les sourds se retrouvent dans une situation de diglossie, utilisant la LIS pour communiquer avec les autres signeurs (sourds ou entendants), et l'italien pour interagir avec les non signeurs. Jusqu'à présent, toutefois, il était impossible d'écrire la LIS, et donc les sourds étaient obligés d'utiliser l'italien écrit s'ils voulaient mettre « noir sur blanc » leurs pensées, leurs histoires ou un contenu quelconque alors que, il faut le rappeler, les sourds ont souvent une connaissance très imparfaite de l'italien écrit.

Le Sign Writing semble donc rendre possible le dépassement de cet obstacle linguistique, en donnant aux sourds la possibilité d'écrire la langue qui leur est plus naturelle, la LIS. Il est commun de croire que la langue écrite, pour pouvoir être considérée comme telle, doit être acceptée et diffusée par les personnes qui utilisent cette langue quotidiennement en modalité FAF. En tenant compte de la nature émergente de la forme écrite de la LIS, et du nombre restreint de lecteurs et scripteurs qui composent notre groupe, nous considérons comme très encourageant et positif le fait que de telles différences diamétriques (Mioni, 1983 ; Gadet, 2003) apparaissent dans les productions que nous avons comparées.

Bibliographie

- ANTINORO PIZZUTO, E., 2008, « Meccanismi di coesione testuale e Strutture di Grande Iconicità nella Lingua dei Segni Italiana (LIS) e altre lingue dei segni », in *Convegno nazionale La grammatica della Lingua Italiana dei Segni*, Venezia, 16 mai 2007, Venezia, Cafoscarina.
- , CHIARI, I., ROSSINI, P., 2008a, « The representation issue and its multifaceted aspects in constructing Sign Language corpora : questions, answers, further

- problems», in O. CRASBORN, E. EFTHIMIOU, T. HANKE, E. THOUTENHOOFD, I. ZWITSERLOOD (eds), *Proceedings of the 3th Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Construction and exploitation of Sign Language corpora - LREC2008*, Marrakech, 1^{er} juin 2008, ELRA, 150-158.
- , —, —, 2010, «Representing signed languages: theoretical, methodological and practical issues», in M. PETTORINO, F.A. GIANNINI, I. CHIARI, F. DOVETTO (eds), *Spoken communication*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 205-241.
- , ROSSINI, P., SALLANDRE, M.A., WILKINSON, E., 2008b, «La struttura del discorso segnato: dati sulla LIS, l'ASL e la LSF, e nuove prospettive nel quadro di una grammatica dell'iconicità», in C. BAGNARA, S. CORAZZA, S. FONTANA, A. ZUCCALÀ (eds), *I Segni parlano. Prospettive di ricerca sulla Lingua dei Segni Italiana*, Milano, Franco Angeli, 43-53.
- BATTISON, R., MARKOWITSCH, H.J., WOODWARD, J., 1975, «A good rule of thumb-Variable phonology in American Sign Language», in R. SHUY, R. FASOLD (eds), *New ways of analyzing variation in English*, Washington (DC), Georgetown University.
- BAZZANELLA, C., 1994, *Le facce del parlare. Un approccio pragmatico all'italiano parlato*, Scandicci, La Nuova Italia.
- BÉBIAN, R.A.A., 1825, *Mimographie ou Essais d'écriture mimique propre à régulariser le langage des sourds-muets*, Paris, L. Colas.
- BERGMAN, B., BOYES-BRAEM, P., HANKE, T., PIZZUTO, E. (eds), 2001, «Sign transcription and database storage of Sign information», *Sign Language and Linguistics*, 4-1/2 (special vol.).
- BIANCHINI, C.S., 2011, *Émergence d'un système d'écriture pour les Langues des Signes et réflexions métalinguistiques conséquentes*, thèse de doctorat en co-tutelle (en cours), Université Paris 8/Università degli Studi di Perugia/ISTC-CNR.
- BONNAL-VERGÈS, F., 2008, *Sémiogenèse de la Langue des Signes Française (LSF)*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.
- CARDONA, G.R., 1981, *Antropologia della scrittura*, Torino, Loescher.
- CHAFE, W.L. (ed.), 1980, *The pear stories: cognitive, cultural and linguistic aspects of narrative production*, Norwood, Ablex.
- CLANCY, P.M., 1980, «Referential choice in English and Japanese narrative discourse», in W.L. CHAFE (ed.), *The Pear Stories: cognitive, cultural and linguistic aspects of narrative production*, Norwood, Ablex, 127-202.
- CUXAC, C., 2000, «La Langue des Signes Française (LSF): les voies de l'iconicité», *Faits de Langue*, 15/16, Paris, Ophrys.
- , ANTINORO PIZZUTO, E., 2010a, «Émergence, norme et variation dans les Langues des Signes: vers une redéfinition notionnelle», B. GARCIA, M. DERYCKE (dir.), «Sourds et Langues des Signes: norme et variations», *Langage et société*, 131, 37-53.
- , —, 2010b, «Annexes: Émergence, norme et variation dans les Langues des Signes: vers une redéfinition notionnelle», B. GARCIA, M. DERYCKE (dir.), «Sourds et Langues des Signes: norme et variations», *Langage et société*, 131.
- D'ACHILLE, P., 2003, *L'italiano contemporaneo*, Bologna, Il Mulino.
- DI RENZO, A., 2006, *Le produzioni narrative in LIS di bambini e ragazzi sordi*, mémoire de licence 3, Università "La Sapienza" di Roma.
- , 2008, «Esperienze e riflessioni sui metodi di trascrizione della LIS», in C. BAGNARA, S. CORAZZA, S. FONTANA, A. ZUCCALÀ (eds), *I Segni parlano. Prospettive di ricerca sulla Lingua dei Segni Italiana*, Milano, Franco Angeli, 159-170.

- , GIANFREDA, G., LAMANO, L., LUCIOLI, T., PENNACCHI, B., ROSSINI, P., BIANCHINI, C.S., PETITTA, G., ANTINORO PIZZUTO, E., 2010, «Representation-Analysis-Representation: novel approaches to the study of face-to-face and written narratives in Italian Sign Language (LIS)», in *Colloque international sur les Langues des Signes (CILS)*, Namur, 16 au 20 novembre 2009.
- , LAMANO, L., LUCIOLI, T., PENNACCHI, B., PIZZUTO, E., PONZO, L., ROSSINI, P., 2006a, «Scrivere e trascrivere il discorso segnato: primi risultati di sperimentazioni con il sistema Sign Writing», in D. FABBRETTI, E. TOMASUOLO (eds), *Scrittura e Sordità*, Roma, Carocci, 159-179.
- , —, —, —, PONZO, L., 2006b, «Italian Sign Language (LIS); can we write it and transcribe it with SignWriting?», in EUROPEAN LANGUAGE RESOURCES ASSOCIATION (ed.) *Proceedings of the 2nd Workshop on the Representation and processing of Sign Languages: Lexicographic matters and didactic scenarios, LREC2006*, Genova, 25 mai 2006, ELRA, 11-16.
- , LAMANO, L., LUCIOLI, T., PENNACCHI, B., PONZO, L., ROSSINI, P., 2006c, «Le attività del Laboratorio "La scrittura della LIS": primi risultati», in *Seminari ISTC-CNR/ISSR – Roma, 2005-2006*.
- DOWNING, P., 1980, «Factors influencing lexical choice in narrative», in W.L. CHAFE (ed.), *The Pear Stories: cognitive, cultural and linguistic aspects of narrative production*, Norwood, Ablex, 89-126.
- FABBRETTI, D., PIZZUTO, E., 2000, «Dalle mani alla carta: aspetti teorici e metodologici della notazione della Lingua Italiana dei Segni», *Rassegna di Psicologia*, 17 (2), 101-122.
- GADET, F., 2003, *La Variation sociale du français*, Gap, Ophrys, «L'essentiel», 98.
- GARCIA, B., 2010, *Sourds, surdité, langue(s) des signes et épistémologie des sciences du langage. Problématiques de la scripturisation et modélisation des bas niveaux en Langue des Signes Française (LSF)*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, universit  Paris 8.
- , BRUGELLE, J.-L., KELLERHALS, M.-P., BRAFFORT, A., BOUTET, D., DALLE, P., MERCIER, H., 2007, *LS Script (2005-2007) - Rapport final*, Agence nationale de la recherche.
- , DERYCKE, M., 2010a, «Introduction», in B. GARCIA, M. DERYCKE (eds), «Sourds et Langues des Signes: norme et variations», *Langage et société*, 131.
- , — (dir.), 2010b, «Sourds et Langues des Signes: norme et variations», *Langage et société*, 131.
- GIANFREDA, G., PETITTA, G., BIANCHINI, C.S., DI RENZO, A., ROSSINI, P., LUCIOLI, T., PENNACCHI, B., LAMANO, L., 2009, «Dalla modalit  faccia a faccia a una lingua scritta emergente: nuove prospettive su trascrizione e scrittura della Lingua dei Segni Italiana (LIS)», in C. CONSANI, C. FURIASSI, F. GUAZZELLI, C. PERTA (eds), *Atti del IX Congresso Internazionale dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (AItLA). Oralit /scrittura*, Perugia, Edizioni Guerra, 387-411.
- GIROD, M., VROUCH, A., GALANT, P., GACHE, C., MOUSSION, S., 1997, *Langue des Signes: dictionnaire bilingue LSF/français*, Vincennes, IVT  ditions.
- LUCIOLI, T., LAMANO, L., GIANFREDA, G., 2008, «I segni sulla carta: analisi e riflessioni sui primi testi di LIS scritta», in C. BAGNARA, S. CORAZZA, S. FONTANA, A. ZUCCAL  (eds), *I Segni parlano. Prospettive di ricerca sulla Lingua dei Segni Italiana*, Milano, Franco Angeli, 148-158.

- MAZZONI, L., 2008, *Classificatori e impersonamento nella Lingua dei Segni Italiana*, Pisa, Edizioni Plus.
- MIONI, A., 1983, «Italiano tendenziale. Osservazioni su alcuni aspetti della standardizzazione», in *Scritti linguistici in onore di G.B. Pellegrini*, Pisa, Pacini, 495-517.
- NEWKIRK, D., 1989, *SignFont handbook*, Bellevue, Edmark Corp.
- OCHS, E., 1979, «Transcription as a theory», in E. OCHS, B. SCHIEFFELIN (eds), *Developmental pragmatics*, New York, Academic Press, 43-72.
- ONG, W.J., 1982, *Orality and literacy. The technologizing of the word*, London/New York, Methuen.
- PENNACCHI, B., 2008, «Mettere nero su bianco la LIS», in C. BAGNARA, S. CORAZZA, S. FONTANA, A. ZUCALÀ (eds), *I Segni parlano. Prospettive di ricerca sulla Lingua dei Segni Italiana*, Milano, Franco Angeli, 140-147.
- PIZZUTO, E., PIETRANDREA, P., 2001, «The notation of signed texts: open questions and indications for further research», B. BERGMAN, P. BOYES-BRAEM, T. HANKE, E. PIZZUTO (eds), «Sign transcription and database storage of Sign information», *Sign language and Linguistics*, 4-1/2 (special volume) 29-43.
- , ROSSINI, P., RUSSO, T., 2006, «Representing signed languages in written form: questions that need to be posed», in ELRA (ed.), *Proceedings of the 2nd Workshop on the Representation and processing of Sign Languages: Lexicographic matters and didactic scenarios - LREC2006*, Genova, 25 mai 2006, ELRA, 1-6.
- PRILLWITZ, S., LEVEN, R., ZIENERT, H., HANKE, T., HENNING, J., 1989, *Hamburg Notation System for Sign Languages - an introductory guide, HamNoSys version 2.0.*, Hambourg, Signum Press.
- RADUTZKY, E., 2001, *Dizionario bilingue elementare della Lingua Italiana dei Segni: oltre 2 500 significati*, Roma, Edizioni Kappa.
- RUSSO CARDONA, T., VOLTERRA, V., 2007, *Le Lingue dei Segni. Storia e semiotica*, Roma, Carocci.
- RUSSO, T., 2004, *La mappa poggiata sull'isola: iconicità e metafora nelle Lingue dei Segni e nelle lingue vocali*, Rende, CELUSC.
- , 2005, «Un lessico di frequenza della LIS», in T. DE MAURO, I. CHIARI (eds), *Parole e numeri: analisi quantitative dei fatti di lingua*, Roma, Aracne, 277-290.
- STOKOE, W.C., 1960, «Sign language structure: an outline of the visual communication systems of the American Deaf», *Studies in Linguistics*, 8 (occasional papers), Silver Spring, Linstok Press.
- SUTTON, V., 1995, *Lessons in Sign Writing: textbook, workbook*, La Jolla, Deaf Action Committee for Sign Writing.
- VALERI, V., 2004, *Per una scrittura della Lingua Italiana dei Segni*, Roma, Aracne.

travaux linguistiques du CerLiCO

24
TRANSCRIRE, ÉCRIRE,
FORMALISER

-1-

sous la direction de
Gilles COL et Sylvester N. OSU

© Presses Universitaires de Rennes
Campus de la Harpe
2, rue du Doyen-Denis-Leroy
35044 RENNES Cedex

www.pur-editions.fr

Mise en page: **ennoïa**, 4F allée Verlaine, 35000 Rennes

Dépôt légal: 2^e trimestre 2011

ISSN: 1158-5552
ISBN: 978-2-7535-1472-0